

Claude Reichler

FABRICATION SYMBOLIQUE  
ET HISTOIRE LITTÉRAIRE NATIONALE  
GONZAGUE DE REYNOLD ET L'« ESPRIT SUISSE »

J'aimerais proposer ici l'étude d'un cas particulier, qu'on peut juger mince au regard des enjeux européens actuels\*. Pourtant, derrière son apparence locale et datée, et au-delà des problèmes posés à une culture politique et à un pays devenus aujourd'hui trop étroits et situés hors des grands débats sur les nations, une certaine *condition historique* que ce cas expose n'en reste pas moins intéressante : car, comme cela a été dit sans qu'on en prenne toujours l'exacte mesure, la Suisse a représenté et représente encore un terrain d'application et un champ d'observation de nombreux problèmes nés de l'histoire moderne de l'Europe, particulièrement de ceux qu'engendrent les appartenances nationales et les configurations culturelles. Et, s'agissant de ces dernières, comment mieux les saisir qu'en analysant un discours historique portant sur la littérature, c'est-à-dire en réunissant deux des modes langagiers les plus efficaces de la manifestation du symbolique dans une communauté?

\* Cette étude est destinée à prendre place dans le cadre plus large d'un ouvrage sur la formation et la diffusion d'un mythe suisse dans les cultures européennes aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, en collaboration avec Ute Heidmann Vischer.

A QUOI SERT L'INTERPRÉTATION

En 1909 et 1912 paraît, en deux forts volumes, un ouvrage intitulé *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>1</sup>. L'auteur, Gonzague de Reynold, est un jeune historien et écrivain originaire d'une ancienne famille patricienne; après des séjours de formation à Paris et en Allemagne, il se lance dans la vie culturelle helvétique. Il y est promis à un bel avenir, non sans conflits d'ailleurs, notamment au moment où, durant la Deuxième Guerre mondiale, il déclarera des sympathies fascistes et appellera les Suisses à se joindre aux puissances de l'Axe<sup>2</sup>.

Le premier des deux volumes porte sur un écrivain mineur de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>, Philippe-Sirice Bridel, que Reynold présente comme l'héritier de tout le XVIII<sup>e</sup> siècle suisse. Il voit en Bridel, auteur de poèmes, patriotiques et autres, de sermons, de brèves relations de voyage en Suisse, compilateur d'histoire locale, patoisant et folkloriste, le « précurseur, le créateur presque de notre littérature nationale de langue française ». Le second volume étudie le mouvement littéraire et savant connu sous le nom d'« Ecole suisse », ou d'« Ecole zurichoise », très influent vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui eut d'importantes répercussions en Allemagne. Reynold inclut dans son ouvrage non seulement Bodmer et Breitinger, les deux fondateurs de cette école prise dans son sens historique strict, mais tous les auteurs qui ont marqué la partie germanique de la Suisse au cours du siècle : les Zurichois Sulzer, Gessner, Lavater, mais aussi Albrecht de Haller, Jean de Müller et d'autres, jusqu'à intégrer de proche en proche toute l'œuvre de Rousseau dans la mouvance de l'« Ecole suisse ». Il voit chez tous ces écrivains, érudits,

1. Gonzague de Reynold, *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, Georges Bridel et Cie éditeurs, vol. I, *Le Doyen Bridel (1757-1845) et les origines de la littérature suisse romande*, 1909; vol. II, *Bodmer et l'Ecole suisse*, 1912.

2. Cf. le chapitre consacré à Reynold dans A. Berchtold, *La Suisse romande au cap du XX<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, Payot, 1965.

pasteurs, hommes de science ou historiens, la poursuite d'un objectif nationaliste (auquel Rousseau aurait apporté une importante contribution) : assimiler les influences étrangères, les faire servir à l'expression d'une singularité nationale. D'un volume à l'autre, inversant la chronologie – partant de résultats postulés pour découvrir des antécédents – Reynold cherche ainsi à faire apparaître une réalité culturelle et politique qu'il appelle l'*esprit suisse*, et qui se serait concrétisée par la fondation de la Société helvétique dans les années 1760.

Qu'est-ce que l'« esprit suisse » ? C'est « l'âme de la nation », réalité d'ordre spirituel et culturel qui est en Suisse, pour Reynold, nécessairement indépendante de la race et de la langue. C'est une donnée historique permanente – même si elle subit des éclipses –, un recours dans les moments de crise et de division. Le XVIII<sup>e</sup> siècle représente pour lui un tel moment : les Treize Cantons sont fort peu solidaires, les puissances européennes s'efforcent d'y asseoir leur pouvoir par la brigade, les pensions et les titres, les « influences étrangères » s'y exercent fortement sur les intelligences et sur les mœurs. Les auteurs qu'il étudie lui apparaissent comme des hommes providentiels, telles des Jeanne d'Arc helvétiques qui réussissent à faire renaître un sentiment national presque éteint.

L'« esprit suisse » selon Reynold est caractérisé principalement par cinq éléments. Ce qu'il appelle le *milieu*, d'abord, et qu'il identifie aux montagnes et aux vallées des Alpes; puis les *institutions*, dont l'essence résiderait, jusqu'à la République helvétique de 1798, dans le système du patriciat<sup>3</sup>; ensuite viennent le patriotisme, le sens pratique et le moralisme protestant. Il arrive à Reynold de changer ses formulations, ou d'ajouter telle caractéristique. Le « milieu », par exemple, est parfois décrit comme « sentiment de la nature », parfois

3. Il s'agit, pour aller vite, d'un système oligarchique où le gouvernement et l'administration sont réservés à un certain nombre de familles résidant dans les villes; les habitants des campagnes et les cités des baillages sont *sujets*, ni électeurs ni éligibles. En fait, les formes de gouvernement dans les Treize Cantons sont diverses et complexes, et souvent fort peu républicaines. C'est une pétition de principe de faire du patriciat un système commun aux Cantons, qui relèverait d'un mode de gouvernement par représentation.

comme « étude scientifique des Alpes », parfois, plus rigoureusement, comme ensemble de conditions géo-climatiques. Le patriotisme apparaît aussi bien comme « volonté nationale » que comme « esprit conservateur et traditionaliste »... Cette liste de caractéristiques, on le voit, est hétéroclite et sujette à manipulations; elle se compose de rubriques dont la liaison apparaît sans nécessité, et qui, prises séparément ou par groupes, n'ont rien de spécifique : ni le moralisme protestant, ni les Alpes, ni les gouvernements oligarchiques, ni la volonté d'indépendance ne sont réservés aux Suisses. Et les petits Etats helvétiques du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient marqués par bien d'autres caractéristiques, souvent contradictoires : notamment religieuses, culturelles et politiques. Voulant fondre dans un même moule « le sol et la pensée suisses », Reynold, on le voit aussi, n'est pas exempt d'inspirations dont l'histoire a montré le caractère catastrophique. Son œuvre, qui puise ses orientations dans un réservoir de clichés helvétiques fortement sollicités à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, constitue, au moins autant que l'étude d'une littérature passée, le témoignage d'une réaction nationaliste et conservatrice ancrée dans son temps propre.

Il vaut la peine de l'examiner un instant sous cet éclairage.

Du volume I au volume II, c'est-à-dire, si l'on tient compte du temps de préparation et de rédaction, des premières années du siècle à la veille de la Première Guerre mondiale, on remarque un infléchissement du projet, voire un durcissement. Le livre sur Bridel est un ouvrage d'histoire littéraire à la Lanson<sup>4</sup> : essai d'« histoire sociale » marqué par un positivisme modéré et un juste sentiment des valeurs esthétiques, il veut décrire à travers Bridel un écrivain à la fois singulier et représentatif d'un milieu et d'une époque. Dans l'ouvrage sur l'« Ecole suisse », la référence à la doctrine positiviste est accentuée : Taine est appelé comme caution scientifique, et la religion des *faits*, censés écarter les incertitudes de l'interprétation, s'affirme partout. Mais, en même temps, Reynold se

4. C'est sous la direction de Gustave Lanson et de Gustave Michaud que la recherche fut d'abord élaborée, et soutenue comme thèse de la Sorbonne.

campe en une posture presque contradictoire : au-delà de Barrès ou, à l'occasion, de Maurras ou de Joseph de Maistre (auxquels il doit sans doute certaines orientations idéologiques), c'est à un *style* d'historien romantique qu'on pense. A la poursuite d'une idée nationale qu'il place devant son lecteur comme une téléologie historique, plus sensible aux grands symboles qu'aux mécanismes de la causalité, l'écrivain remodèle toute l'histoire selon cette idée, il l'incarne dans des êtres d'exception et fait apparaître dans les événements son efficence dissimulée, visant par là, autant qu'une remémoration du passé disparu, une action dans le monde actuel. Cette perspective est très sensible en 1912, au point de transformer l'introduction et la conclusion du livre en un discours idéologique, qui cherche dans l'histoire la mise en scène exemplaire d'un message politique.

Faisant état, à la fin de son livre, de ses inquiétudes sur « l'heure actuelle », Reynold sent la Suisse menacée de l'extérieur par les ambitions territoriales de ses voisins, et, de l'intérieur, par le matérialisme et ce qu'il appelle la « politique du ventre ». Ces inquiétudes, directement liées à la tension internationale et à la montée des luttes ouvrières, révèlent l'autre visage de l'historien, d'où part l'interprétation intéressée du passé. Si Reynold a interrogé les morts, c'est pour leur demander de parler aux vivants, et pour mettre dans leurs bouches sa propre parole. Dans le contexte européen de l'exacerbation des nationalismes et d'une situation sociale menaçante, ce message n'a rien d'original ni de spécifiquement suisse. Pourtant « cette heure », dit-il, « ressemble singulièrement à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », à ce moment où les démocrates se réjouirent de l'arrivée des armées françaises et de l'établissement de la République helvétique. Comme l'aurait fait, selon lui, les écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle, Reynold appelle à un renouveau national : « Sentinelles, garde à vous ! » « Sauvons la Suisse ! » Sans doute, de tels appels n'étaient pas, en 1912, aussi ridicules qu'ils paraissent aujourd'hui ; il n'en reste pas moins qu'on peut douter de leur valeur interprétative, s'agissant de la littérature du siècle des Lumières, du sentimentalisme et de la découverte des bergers des Alpes !

Pourtant, leurs effets furent certains, et prolongés, d'abord au moment où la Suisse, partagée entre les partisans de la

France et ceux de l'Allemagne, était menacée de déchirement ; puis dans la notion de « défense spirituelle » développée avant la Deuxième Guerre mondiale ; enfin, dans cette obsession de l'autarcie, du repli sur soi, de la sécurité, qui a inspiré aux Suisses tout autant un état d'esprit qu'une stratégie militaire fondée sur une conception mythifiée du territoire et des rapports géopolitiques. A tous ces égards, le livre de Reynold apparaît comme un révélateur de son époque et un symptôme anticipateur, il relève d'un aspect fondamental du nationalisme suisse, observable maintenant encore, après les séquelles de la Guerre froide et au moment des discussions sur l'Europe.

#### EFFICACITÉ DU DISCOURS HISTORIEN

En quoi cette interprétation du passé concerne-t-elle la question du symbolique ? A plusieurs reprises, dans l'ouvrage de Reynold, les faits ou les personnes sont constitués en symboles. Ainsi l'honnête Doyen Bridel quitte-t-il le statut de moyenne typique, d'individu caractéristique dans une époque donnée, que lui conférerait la méthodologie lansonienne, pour apparaître comme l'essence manifestée d'une totalité exemplaire : « représentant de toute une génération », il « *symbolise* », dit Reynold, tout le XVIII<sup>e</sup> siècle suisse. Manipulation plus évidente encore, Rousseau, dont l'œuvre est certes, par divers aspects, liée à la Suisse, est embrigadé tout entier, presque comme un membre de l'« Ecole suisse » : « En lui, l'esprit suisse s'incarne et devient universel ». Oubliées, l'opposition farouche de Haller aux idées rousseauistes, les incompatibilités entre les doctrines politiques de Rousseau et les gouvernements des Cantons (dont les penseurs de l'« Ecole suisse » eux-mêmes ne contestaient nullement la forme), la conversion au catholicisme, les insurmontables difficultés rencontrées par Jean-Jacques à Genève... Plus évidemment encore que pour Bridel, une signification partielle, extraite d'un ensemble complexe, « dévore » le réseau qui l'incluait et s'y substitue.

Un des moments où Reynold se livre de la manière la plus patente à la fabrication d'un symbole se trouve à la fin du volume II, juste avant la conclusion, en un lieu stratégique

du discours, au moment où s'achève l'étude sur Jean de Müller, et à propos de la traduction et de la continuation de sa monumentale *Histoire de la Confédération helvétique*<sup>5</sup>. Ce travail, effectué durant quinze années sur dix-huit volumes par deux historiens vaudois, témoigne certainement du zèle des néophytes, et de l'ardeur des nouveaux cantons de langue française à s'intégrer dans la Confédération germanophone<sup>6</sup>. Reynold hausse cette entreprise à un statut exemplaire, dans une longue période oratoire où le mot *symbole* est repris cinq fois, et dans laquelle il rassemble et condense toutes les différences qui caractérisent la Suisse, pour les effacer dans l'idée d'une « volonté nationale » permanente et semblable depuis le Moyen Age.

Il ne s'agit pas ici de nier qu'il y ait eu, chez nombre d'écrivains suisses du XVIII<sup>e</sup> siècle, une exaltation des vertus helvétiques et des paysages alpestres, et une recherche d'unicification qui annonce les poussées nationalistes du XIX<sup>e</sup> (l'exemple de la traduction de Jean de Müller se situe significativement *au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*). Il s'agit de montrer que Reynold fait de son objet d'étude, qui relève au demeurant de plusieurs perspectives dans l'histoire et ne représente que partiellement l'activité multiple des auteurs dont il traite, une totalité induite, par une opération qui consiste à projeter sur le passé une interprétation symbolique, et à rassembler ainsi le divers et l'hétéroclite des situations historiques en une essence significative postulée. On peut analyser de plus près cette opération, et montrer l'efficacité particulière qu'elle confère au discours historien.

Pour ce faire, il faut replacer la pratique de Reynold dans le cadre conceptuel où elle s'est effectuée, sinon pensée, c'est-

5. Jean de Müller fut célèbre à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, bien au-delà des frontières helvétiques. En témoigne l'hommage que lui adresse Madame de Staël au chapitre XIX de son *De l'Allemagne* : « Des historiens allemands, et de Jean de Müller en particulier. » Le chapitre est probablement rédigé en 1809, peu après la mort de l'historien.

6. Le canton de Vaud, baillage bernois depuis la Réforme, acquit en 1803, au moment de l'Acte de Médiation, le statut de canton suisse, ratifié en 1815 par le Congrès de Vienne.

à-dire dans cette histoire de la littérature qui participe à la fois du positivisme et du romantisme.

En Reynold, l'historien romantique a affaire à un monde de sens qu'il prétend restituer dans sa plénitude exemplaire, comme un univers disparu qui parlerait encore, qui agirait encore dans notre présent. La durée historique est pour lui celle d'une idée, d'une « grande idée » qui s'incarne, s'efface et renaît en s'emparant des êtres et des événements. Il recherche moins la causalité que l'efficace, et recourt pour cela aux symbolisations qui condensent, emblématisent, dramatisent. Le symbole, plus encore qu'une forme rhétorique, est chez lui figure de pensée, mode de compréhension de l'histoire et du politique. On sait combien les notions de génie national et de personnage emblématique sont liées à cette pratique de l'histoire. Paradoxalement, la situation suisse oblige Reynold à concevoir un esprit national sans recourir à la *langue*, contrairement aux théories de Herder et des romantiques allemands : d'où certaines acrobaties qu'on a pu relever dans sa définition de l'« esprit suisse ».

Mais, d'autre part, l'historien positiviste postule un monde de faits : il veut écrire une « histoire sociale », c'est-à-dire une histoire des « milieux ». S'appuyant sur la géographie, le climat, les traditions et les institutions, il explique les idées en recourant au déterminisme scientifique. Rencontre-t-il des formations intellectuelles ou esthétiques dont le caractère de *représentations* est patent – ainsi la poésie de Haller, la critique médiévale de Bodmer, les idylles de Gessner, le discours sur les sciences et les arts de Rousseau, le folklorisme celtique de Bridel – il s'empresse de les substantifier, d'en faire des choses directement dépendantes de la nature et des institutions. La provenance locale et sociale et l'éducation des auteurs dont il traite, les « influences » subies, cela explique leurs œuvres. L'« esprit suisse », comme émané du sol et du milieu, devient une chose indubitable et un *fait*. L'historien accentue d'autant plus le rôle du sol et du milieu que, nouveau paradoxe, il ne peut mettre en avant la notion d'unité de *race*, qui accompagne les déterminations positivistes, puisqu'il pense qu'en Suisse deux races vivent en bonne harmonie.

Cette prégnance des éléments géographiques et institutionnels forme dans la pensée de Reynold un soubassement constant (et largement partagé par les Suisses) qui modélise

sa perception de l'espace et toute sa construction de l'identité. Dans le chapitre introductif d'un ouvrage bien ultérieur<sup>7</sup>, sous le titre « Le génie de la Suisse », l'écrivain représente la géographie du pays comme une forteresse, un champ clos par les remparts des montagnes et le tracé des fleuves, reprenant un lieu commun élaboré au XVIII<sup>e</sup> siècle et le développant dans une mythologie militaire qui n'a plus aucun rapport avec les réalités contemporaines. Cette attitude confère au discours historien une puissante efficacité. Elle produit notamment deux effets majeurs. Elle présente la complexité de l'histoire intellectuelle du XVIII<sup>e</sup> siècle suisse comme un mouvement de fermeture sur soi, comme un ensemble autoréférent, projetant anachroniquement, dans un contexte qui peut être pensé tout différemment, les poussées nationalistes du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>. Ce faisant, elle fige l'histoire mouvante en une configuration qu'elle affirme permanente, et qui joue sur deux tableaux, prétendant fournir en preuve des faits objectifs et produisant en même temps des identifications à des symboles affectivement ressentis.

#### IDENTITÉ SYMBOLIQUE ET APPROPRIATION

Pour Reynold, ce qu'il appelle l'« esprit suisse » témoigne d'un message essentiel, dont la valeur humaine et le sens communautaire sont universalisables : s'y trouve réuni ce qui partout ailleurs est séparé, puisque cet « esprit » garantit la possibilité de vivre en harmonie à des communautés relevant d'appartenances différentes, voire conflictuelles, sur le plan des langues, des races, des religions. Plus encore que de la *concordia discors*, l'« esprit suisse » lui paraît porter le sceau d'une sorte de coïncidence des contraires, conférant ainsi à un ensemble national une fonction que la pensée théologique

7. *Cités et pays suisses*, Payot, Lausanne, 1964. Le livre célèbre et controversé d'André Siegfried, *La Suisse, démocratie témoin*, dont la première édition est de 1947, développe lui aussi dans son premier chapitre les mêmes clichés. Dans les littératures suisses, et notamment dans celle de langue française aujourd'hui encore, les variations sur le thème « identité et paysage » sont légion, jusqu'à l'ennui.

et mystique réservait à Dieu. Le recours au symbolique, la transformation en symboles de ces phénomènes apparemment si *naturels* que sont l'espace, le paysage, l'ancrage humain dans une situation géoclimatique – cela imprime à son discours une sorte d'évidence, au point qu'on puisse oublier qu'il s'agit d'une interprétation, reposant sur le réemploi, dans un contexte historique particulier, d'éléments qui ont pu recevoir des significations différentes, et restent ouverts à d'autres usages.

Pour découvrir quelque chose de ces significations, revenons au point de départ. Certes, le XVIII<sup>e</sup> siècle a vu dans la Suisse un espace naturel et humain où cohabitent sans se détruire les oppositions : cette conception paraît nouvelle dans l'histoire. Le XVIII<sup>e</sup> siècle « optimalise » l'image des Suisses et de leur pays, et cherche à faire oublier leur réputation de soldats sanguinaires et de paysans obtus vivant dans une nature inhospitalière. La multitude de *Voyages en Suisse* publiés dans les littératures européennes brodent à l'infini des variations sur ce thème. Tout autant que les Suisses eux-mêmes, ce sont les voyageurs européens, anglais et français dès la fin du XVII<sup>e</sup>, auxquels s'adjoindront ensuite les Allemands et les autres nations, de plus en plus nombreux au XVIII<sup>e</sup> et à l'époque romantique, qui ont construit cette image valorisante d'un pays où coexistent harmonieusement les contraires. Par ce mouvement, une *représentation* se forge peu à peu dans un réseau d'interactions qui constitue une occasion privilégiée de dialogue pour les cultures européennes. Chacune en effet avait à faire face à des mouvements puissants de dislocation ou de centralisation, à des forces historiques qui tendaient à annihiler les différences anciennes et à imposer une modernisation « unidimensionnelle » : première industrialisation et concentrations urbaines en Angleterre; élimination des autonomies locales et féodales, rationalisations économiques et administratives en France; et, dans toute l'Europe, éveil d'une pensée nationale et unificatrice, recul du sentiment religieux devant la critique des Lumières... Le monde ancien qui s'efface, l'*ancien régime*, au sens le plus général de ce terme, auquel se substituent peu à peu des valeurs nouvelles, engendre une constellation complexe de nostalgies et d'élans novateurs. C'est un mélange d'éléments à première vue hétéroclites, à la fois témoins d'un passé regretté et révélateurs d'un idéal possible que les voya-

geurs vont projeter et découvrir en Suisse, et fondre dans le creuset de trois modélisations culturelles qui occupent la scène intellectuelle et mobilisent l'imaginaire de l'époque. C'est la découverte d'une nouvelle *conscience de soi*, par laquelle l'homme fait l'expérience d'un lien inédit entre le moi et le monde, capable de prendre en charge l'identification avec une totalité qu'assurait la vision religieuse : si Rousseau en a donné une formulation devenue canonique, des écrivains, anglais surtout, l'avaient précédé dans cette voie, tirant parti, déjà, du voyage en Suisse et du paysage alpestre. C'est le *sentiment de la nature*, où sont associés des éléments divers : la rêverie sur l'âge d'or et le bonheur primitif, qui reprend les thèmes arcadiens et pastoraux pour les incarner dans les lacs et les vallées alpestres; la découverte des valeurs esthétiques du sublime, du déséquilibre et du dynamisme spatial, qui trouve dans l'exploration de la haute montagne l'occasion de se vérifier et de s'approfondir; l'essor scientifique fait partie de ce même ensemble, qu'on herborise en botaniste, qu'on recherche les cristaux et les fossiles, qu'on imagine sur les sommets de nouvelles théories de la terre. Dans ce réseau d'attentions nouvelles et de réexamens d'anciens lieux communs, l'imaginaire de l'origine, de la primitivité, de la virginité est central, comme il le sera dans le troisième paradigme, celui de la *communauté*. Tout le XVIII<sup>e</sup> siècle réfléchit sur la communauté, sur l'origine du lien social autant que sur les systèmes politiques. Il emprunte essentiellement deux voies : soit il rêve un retour idéal des formes de gouvernement antiques, dont les modèles sont Athènes, Sparte ou Rome, fondées non sur la force mais sur la vertu des citoyens et sur l'assentiment à une autorité patriarcale; soit, dans une vision pré-ethnologique et universalisante, il compare les différentes formes de la vie sociale recensées chez les peuples connus, y compris les sauvages américains (et, un peu plus tard, océaniens), pour nourrir d'exemples, souvent topiques et ressortissant plus de la mythologie que de l'observation, la discussion sur les bienfaits – ou les mécomptes – de la civilisation. Ce n'est pas un hasard si les voyageurs en Suisse projettent sur les populations montagnardes ou sur les habitants des villes précisément ces deux modèles d'idéalisation de la communauté : celui des répu-

bliques idéales qu'ils empruntent à l'antiquité, et celui de la socialité primitive, sans roi ni loi, du « bon sauvage ».

Ainsi, on le voit, une théorie du sujet, une perception de la nature, une recherche portant sur les fondements de la communauté : ces éléments à première vue hétérogènes, en circulation dans les cultures européennes, sont ceux qui configurent la représentation de la Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est possible de montrer que ces éléments renvoient aux cultures européennes dont ils émanent (et dont la Suisse fait partie) et dont ils révèlent les préoccupations, et qu'ils se rencontrent dans l'espace helvétique parce qu'ils y trouvent un terrain favorable, une sorte de pré-orientation : cela revient à prendre en compte les conditions effectives de l'histoire et de la géographie, sans fabriquer une forteresse et sans projeter sur le passé un nationalisme anachronique. La Suisse du XVIII<sup>e</sup> siècle apparaît alors comme une sorte de terrain d'expérience pour les cultures européennes. Elles y éprouvent à la fois leur désir de ressourcement et leurs possibilités d'innovation, elles y condensent leurs imaginaires. Quand bien même rien, dans les éléments paradigmatiques mentionnés ci-dessus, n'est absolument nouveau en soi, c'est leur assemblage qui fait sens, crée une représentation elle-même nouvelle, qui prend corps tout au long du siècle et se diffuse comme un véritable *mythe suisse* dans les cultures européennes.

Or, dans un geste répété à plusieurs reprises, certains auteurs suisses se sont approprié cette représentation, et en ont fait le corps symbolique de l'identité helvétique. Bridel, dans sa *Course de Bâle à Bienne* parue en 1789, récit de voyage rempli d'imitations et de stéréotypes, et qui prétend innover, donne une version à la fois naïve et brutale de cette appropriation en dénonçant les relations des voyageurs comme une « invasion littéraire »<sup>8</sup>. Ce mouvement, perceptible dès le début du siècle, culmine dans l'époque romantique : en témoigne l'historien Jean de Müller, cité par Ebel dans son *Manuel du*

8. Il s'en prend, plus précisément, à la traduction par le Français Ramond de Carbonnières des *Lettres* du voyageur anglais William Coxe, dont le succès fut considérable. Voir *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, Paris, 1781, dont la troisième édition paraît en 1787.

*Voyageur en Suisse* (2<sup>e</sup> éd. 1810) : « Les étrangers, qui depuis Comynes jusqu'à nos jours, ont parlé de la Suisse, ont fait mille bévues, parce que les sources de cette histoire leur étaient entièrement inconnues. Ce n'est que dans les écrits des historiens suisses que l'on peut étudier l'histoire de notre nation. » En témoignent encore les manifestations patriotiques du XIX<sup>e</sup> siècle, où l'on jouait, sur fond de décor naturel, le *Wilhelm Tell* de Schiller comme un drame historique, au sens référentiel du terme. Il y aurait bien d'autres exemples de ce mouvement, notamment chez Rousseau qui, dans *La Nouvelle Héloïse*, donne pour mari à son héroïne lémanique un noble Anglais; fabrique, avec l'Elysée de Julie, une version préalpine du jardin à l'anglaise; envoie son héros en exploration dans le Pacifique et le fait s'exclamer, à son retour, voyant Clarens, « O Tinian! ô Juan Fernandez<sup>9</sup>! »... Autant d'éléments d'un réseau partagé par les cultures européennes, qui permettent une mise en communication des représentations de la Suisse avec les thèmes qu'elles véhiculent. Cependant, l'appropriation consiste à prétendre sien ce qu'autrui vous présente, à se le rendre *propre* en s'y identifiant, à s'en déclarer le *propriétaire* en excluant les autres. Dans une formulation inspirée de Sartre, on pourrait dire que c'est le voyageur européen qui a fait le Suisse... Les écrivains suisses du XVIII<sup>e</sup> siècle se sont identifiés à ce que le regard des autres a vu en eux. Rousseau est plus subtil et plus efficace que d'autres, puisque, indiquant l'origine européenne des thèmes qu'il met en œuvre, il se situe en même temps dans le contexte helvétique restreint et dans le contexte européen large, et assure à son œuvre à la fois un ancrage local et une diffusion universelle. En ce sens, il est aux antipodes d'un Bridel, et c'est un contresens de voir en lui une incarnation de l'« esprit suisse » comme le voudrait Reynold.

L'*Histoire littéraire de la Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle* est un

9. Iles du Pacifique, visitées par Anson, que Saint-Preux est censé accompagner dans son voyage. Rousseau a lu la traduction française, parue en 1750, du *Voyage de l'Amiral Anson*. Voir la note 1, p. 412 de l'éd. de *La Nouvelle Héloïse* dans la Pléiade. Le *Voyage autour du monde* de Anson sera réédité chez Utz, Paris, 1992, préf. du Com. Michea. Juan Fernandez est l'île du Robinson de Defoe.

maillon de cette chaîne de l'appropriation identitaire, qu'elle reconduit jusqu'à notre époque. Réunissant, dans une histoire exemplaire, les symboles intellectuels et culturels que sont pour lui les hommes et les œuvres, Reynold récite le mythe d'une genèse nationale dans les langages que le XIX<sup>e</sup> siècle lui a donnés. Plus encore : dans sa conception du XVIII<sup>e</sup> siècle helvétique, il fait ressurgir le substrat mythique du Pacte de 1291, document redécouvert dans les années 1760 et promu, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au statut de charte originaire. L'interprétation de Reynold met en œuvre le réemploi symbolique de cette « charte originaire », notamment lorsqu'il dramatise, dans une approche historique qui superpose le présent de l'historien et le passé de son objet, la *malice des temps* dont fait état le document médiéval pour appeler l'alliance des trois communautés primitives. Dès lors, l'accès au réseau des cultures européennes est barré : l'origine apparaît comme une force de répétition autocautonnante, les symboles utilisés deviennent d'eux-mêmes inducteurs d'appartenance. Le paradoxe de son œuvre est que Reynold y professe la fermeture de la Suisse sur l'idée nationale malgré sa conscience européenne, qu'il mentionne mais écarte à plusieurs reprises dans son livre. En sont responsables, on l'a vu, son propre contexte socioculturel, ses objectifs politiques, mais aussi sa « méthode » d'historien et les modalités de son discours, qui le conduisent à redoubler la nature symbolique des représentations qu'il manipule.

Pour reprendre son travail, il faut défaire la fausse totalité de l'« helvétisme » et la remplacer par le réseau des interactions culturelles au niveau européen; l'« esprit suisse » cède alors la place au *mythe suisse* élaboré dans le dialogue entre les voyageurs européens et les appropriations helvétistes. Il faut substituer à l'étude statique des « milieux » une étude de la demande sociale et de la pression des imaginaires<sup>10</sup>. Il faut

10. L'étude de la peinture paysagiste des petits maîtres suisses des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> est révélatrice à cet égard. On voit comment les commandes des voyageurs et leurs goûts esthétiques conduisent les peintres à choisir leurs sujets et à modifier leur travail, y compris dans leurs orientations apparemment les plus nationalistes. Voir en

abandonner le concept d'« influence », instrument royal du comparatisme positiviste, et lui substituer ceux d'« emploi » et de « réemploi », qui tiennent compte de l'insertion dynamique des données anciennes dans des contextes nouveaux. Enfin, il faut former l'image d'une Europe faite de cultures en inter-relations, plutôt que de cultures nationales closes qui communiqueraient par l'intermédiaire de leurs marges et d'hypothétiques provinces à vocation médiatrice.

Claude REICHLER

---

particulier l'ouvrage de Marie-Louise Schaller, *Annäherung an die Natur. Schweizer Kleinmeister in Bern, 1750-1800*, Stämpfli, Berne, 1990.